

Un « petit commerce » de Keraudren-Lanvignec « Chez Maria Le Chaponnier »



Ti Maria – Chez Maria

Marie-Thérèse Cariou, née Henry

À deux pas de la chapelle de Lanvignec, sur la hauteur de Keraudren dominant la baie de Paimpol, et à deux autres pas du château de Kerraoul - et comme lui en bonne terre plounézienne- une maison a été jusque dans les années '36 ou '37 un petit commerce de quartier tenu par ma grand'mère Maria Le Chaponnier. Pas d'enseigne au dessus de la porte, on disait simplement *chez Maria* ou *Ti Maria Chaponnier*

Ma grand'mère

Maria le Chaponnier était ma grand'mère. Elle était née à Plounez en 1879. Elle avait épousé Yves-Marie Michel, de Ploubazlanec en 1906. Grand père travaillait chez un entrepreneur de Paimpol, M. Gilles Olivier, qui fut le premier dans la région à faire des tuyaux en ciment. Le couple n'eut qu'une fille, Marie.

Aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours connu ma grand'mère. Mes premiers souvenirs remontent à la fin de la guerre, vers 1945 ou 46. Papa étant parti avec les troupes d'occupation en Allemagne, maman, mes frères jumeaux et moi-même âgée de 3 ans sommes venus vivre à Keraudren chez Grand'mère.

Je la revois encore, le jour de notre arrivée, nous attendant dans le jardin de sa maison en bordure du chemin. Elle avait mis sa coiffe du dimanche mais noué son tablier de travail noir à pois blancs par dessus sa jupe car elle était en train de préparer notre repas. Je n'ai pas connu mon grand-père, mais on racontait souvent une anecdote à son sujet : il était, à l'occasion, le dentiste du quartier. Un jour, une voisine, Francine, que la seule dent qui lui restait faisait horriblement souffrir vient supplier grand père de l'arracher. Ce dernier attache une extrémité de la ficelle à la dent et l'autre à la poignée de la porte. Inquiète, Francine ferme la bouche. Grand-Père, discrètement, se saisit alors d'une énorme paire de tenailles



La baie de Paimpol vue depuis Keraudren

rouillées qu'il brandit devant la pauvre femme en disant : « Digor da genou, Fransin' ». Terro- rise, la pauvre femme rejette la tête en arrière si brutalement que la ficelle se tend et arrache la dent. Jamais on ne vit femme courir si vite pour rentrer chez elle !

Grand'mère vivait seule depuis le décès de son mari en 1936. Moi, je passais mon temps avec elle, même après notre installation dans une maison du voisinage. Je restais

souvent dormir chez elle et je ne me lassais pas de l'entendre : elle connaissait tout le monde et savait raconter les petits riens qui meublent les journées.

Elle avait une « garde-robe » bien fournie : châles, tabliers brodés, coiffes etc. mais elle n'avait jamais porté la grande coiffe sauf au mariage de sa fille. Elle mettait régulièrement sa petite coiffe le dimanche, mais avec des vêtements de « ville ». Avec nous, « en famille », elle ne s'exprimait qu'en français, réservant le breton pour les gens encore nombreux qui ne parlaient que cette langue au quotidien, dans son commerce par exemple.

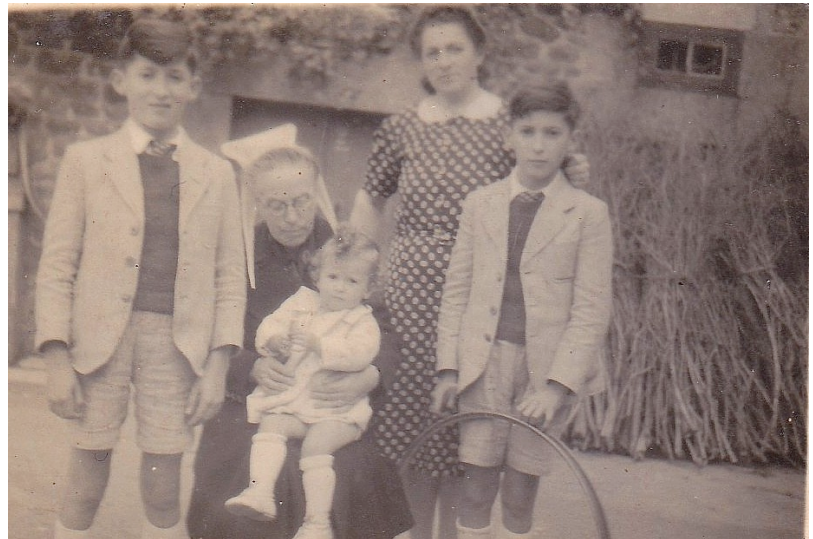
Le commerce

On y vendait un peu de tout : de l'épicerie rangée sur des étagères (sardines, pâtes, chocolat, produits d'entretien, bougies, balais), des tissus roulés et posés sur une grande table devant la fenêtre, des coiffes qu'elle faisait elle-même et que ses clientes lui appor- taient à repasser ensuite, des bonbons multicolores enfermés dans de grands bocaux posés

sur le comptoir, à hauteur des yeux des enfants (M. Huchet du Guermeur, enfant, était un client fidèle : il venait souvent chercher pour 10 sous de bonbons servis dans un cornet de papier. Sur le couvercle d'une jolie caisse de bois teinté on lisait LE CHAT : c'était du savon pour la toilette. Sur une étagère trônait un buste de villa- geoise, cadeau de la maison CHICOREE LE ROUX pour récompenser grand'mère de ses bons résultats !

Elle vendait aussi beaucoup de savon de Marseille et du « bleu » pour les laveuses qui travaillaient au lavoir de Keraudren. J'aimais descendre à ce lavoir en été, rien que pour voir tous les draps étendus à sécher autour de cet ancien ruisseau.

Il y avait dans un angle de la pièce une horloge qui venait de chez un grand oncle. Son tic-tac accompagnait



Maria Le Chaponnier, entourée de sa fille et de ses 3 petits enfants.



le va et vient du balancier orné de deux paons et rythmait le temps.

Sur le comptoir, qui coupait la pièce en deux, il y avait une balance à plateaux de laiton pour peser sel, café etc. et, tout à côté, sa boîte de poids.

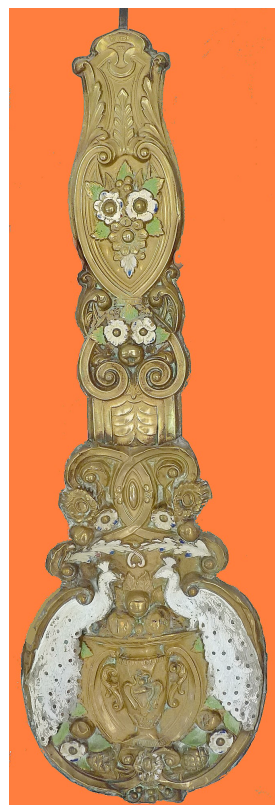
Un banc en bois face à la porte d'entrée permettait aux clients de patienter et de bavarder.

Un angle du mur a gardé une tache d'humidité là où s'appuyait le sac de gros sel!

Elle vendait aussi des sabots importés chaque semaine de la région de Quintin où ils étaient fabriqués. Il y en avait tant qu'il fallait un petit local spécial, attenant à la maison, pour les stocker. Et grand mère avait un dépôt, Place des Halles à Paimpol, qui ouvrait la mardi, jour de marché et qui était tenu par ses deux soeurs célibataires.

La clientèle était bien sûr exclusivement locale, plutôt féminine : c'étaient des fermières, des femmes de marins ou de pêcheurs, des employées de maison (celles du château de Kerraoul, par exemple), des voisines.

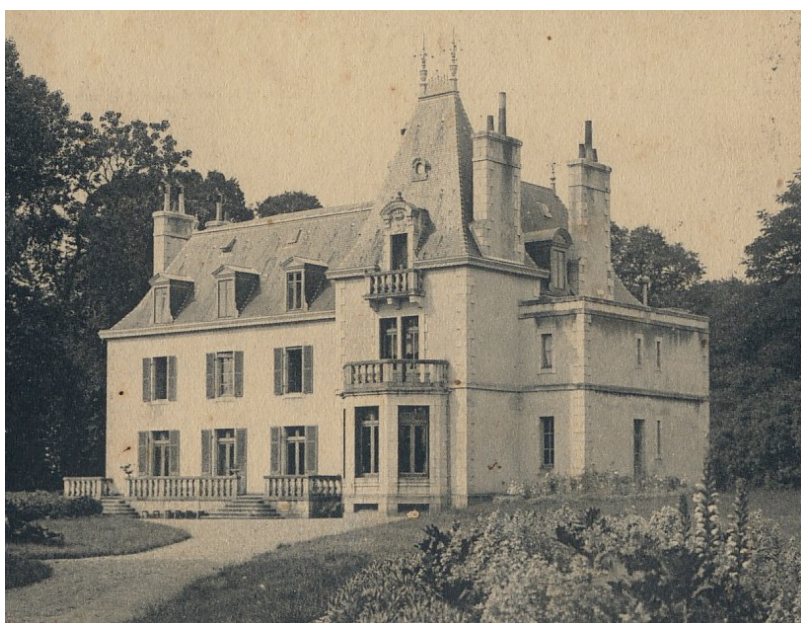
Pour les sabots, on venait en acheter depuis Plouézec. Il y avait les sabots de ferme (qu'il fallait ensuite garnir de paille et de « choukennou » pour protéger le coup de pied du frottement du bois) et les sabots de ville légèrement décorés d'un motif gravé et qui, eux, avaient une protection de cuir. Il me semble qu'en ce temps là, tout le monde marchait en sabots, et les sabots cloutés s'entendaient de loin! Grand mère vendait aussi du caoutchouc, des bougies, des clous, des pointes, bref tout ce dont on pouvait avoir besoin dans la vie quotidienne.



Le balancier de l'horloge

Le voisinage

Avec grand'mère, mes parents et des voisins ou fermiers de Kerraoul, je fus une fois invitée au château à l'occasion d'un mariage. Tous les invités furent réunis dans la grande cuisine où il nous fut servi un goûter. A un moment, une amie de la famille de la mariée, une dame assez âgée, interpréta une chanson extraordinaire qui me surprit et laissa, paraît-il, tout le monde perplexe : c'était l'histoire d'une mariée le soir de ses nocces : arrivée dans sa chambre, elle commença à se désa-



Le Château de Kerraoul



La Chapelle de Lanvignec

biller, enlevant un oeil de verre puis une jambe de bois..., tout allait dans le même sens ; je n'étais pas bien vieille, mais dans mon esprit, je me demandais si la chanteuse avait tout son bon sens. La chanson fut diversement appréciée, mais je me souviens de l'air réprobateur de grand'mère. Le goûter qui nous fut servi se composait de gros pains de 10 livres, pâté de campagne et riz au lait. Je fus déçus mais je fus impressionnée par la cuisine,

rutilante de cuivre, avec son énorme cheminée et son grand fourneau.

Je me souviens des employés du château de Kerraoul il y avait deux « bonnes » et un cocher, *Emmanuel*. Il emmenait les dames à la messe dans une grande calèche noire bâchée, les promenait dans la campagne ou les conduisait chez des amies « de leur rang ». Plus tard, une dame de ma famille, Noemie le Chaponnier, veuve avec deux enfants à charge, est devenue gardienne du château. C'est avec elle que j'ai pu visiter le bâtiment : je revois le fameux lit à baldaquin et les nombreuses poupées de collection disposées sur les lits. Les parquets luisaient comme des miroirs. Plus tard, le gardiennage fut assuré par la cuisinière, Renée, qui, elle, avait une passion pour l'entretien des cuivres.

Comme je l'ai déjà dit, grand'mère avait deux soeurs célibataires vivant tout près, à Keraudren, Augustine et Louise que j'ai à peine connues.

Aussi longtemps qu'elles le purent, elles cultivèrent un

lopin de terre à Kemapamon. Le lin qu'elles y faisaient pousser était ensuite roui au routhoir de Keraudren (devenu depuis un lavoir¹).



Le lavoir (ancien rouissoir) et la fontaine de Keraudren

¹ Ce lavoir ainsi que la fontaine qui l'alimente ont été restaurés il y a quelques années par l'association Bevan e Plounez. Le site est sur le circuit N° 2 du guide *Balades en Plounez*.

L'hiver, elles filaient et faisaient elles-mêmes draps et torchons dans une toile lourde et épaisse mais inusable! Elles tricotaient aussi la laine du pays qu'elles transformaient en gilets et chaussettes pour les pêcheurs d'Islande. Elles vendaient leur production à un armateur, M. Le Guyader qui à son tour la revendait aux marins avant le départ.

Cet armateur habitait à Lanvignec. Chez lui, on fabriquait aussi des biscuits de mer. Les biscuits cassés étaient donnés aux enfants, et maman qui les trouvait durs comme du bois en raffolait pourtant! On cuisait également des choux qui étaient mis en fûts et embarqués à bord des goëlettes.

Les voisins les plus proches de chez Grand'mère étaient deux familles vivant dans une chaumière. Cette maison avait auparavant été occupée par une famille dont le fils, malade des poumons était forcé de rester à la maison. Pour gagner sa vie, il tricotait des pulls et des vestes de laine en jacquart (« de pures merveilles » disait Maman). Sa production était expédiée dans un grand magasin de Paris.

Un peu plus loin en descendant vers le « Traou », vivait un tueur de cochon, Adolphe Moreau que je connaissais de vue. Il allait de ferme en ferme, tuait les cochons et les découpait. Son salaire était un rôti de porc, un morceau de saucisse et un peu d'argent. Je le revois debout dans sa charrette tirée par un cheval et sifflotant un air. Il m'invita un jour à monter dans sa charrette. A la vue des couteaux, scies et autres ustensiles étalés sur des sacs à patates, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Terrorisée je suis restée immobile et muette jusqu'à la maison où, d'un bond je sautai en hurlant dans les bras de grand'mère..



Ma grand'mère était un « personnage ». Elle était estimée pour sa bonne humeur régulière, sa compréhension et sa discrétion quand elle faisait crédit, par exemple aux femmes d'Islandais en attendant le retour du mari.. Elle était très pieuse : images, statuettes, crucifix étaient visibles dans toutes les pièces, même dans sa boutique. Née plounézienne, elle assistait aux offices de sa paroisse, mais bien sûr se rendait aussi aux pardons des environs, en priorité, celui de « son » quartier de Lanvignec.

Marie Thérèse Cariou - 2016